

Échapper au temps

Johanne Melançon

Numéro 98, septembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42081ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Melançon, J. (1998). Compte rendu de [Échapper au temps]. *Liaison*, (98), 34–35.

Danièle Vallée, *Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures*, roman, Le Nordir, 1998, 177 pages.

Estelle Beauchamp, *La Vie empruntée*, roman, Prise de parole, 1998, 157 pages.

Échapper au temps

Johanne Melançon

Signe des temps peut-être, *Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures* et *La Vie empruntée* s'insèrent tous deux dans une dimension temporelle qui n'est possible que dans la fiction. Mais là s'arrête la comparaison.

Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures est le premier roman de Danièle Vallée, qui a d'abord écrit des pièces de théâtre, puis publié un recueil de contes (*La Caisse*) en 1994. Son roman est d'ailleurs inspiré d'un texte de ce recueil, nous apprend la quatrième couverture, et une pièce de théâtre (1986) portait le même titre.

Pas étonnant alors si à la lecture, on a l'impression d'être à la fois dans un univers romanesque, théâtral, et en plein conte. C'est le roman dans le roman avec le récit des amours de Charles et Élise écrit par la patronne; on voit les personnages, on sent toujours l'intensité dramatique d'une histoire qui se joue dans un décor unique, ou peu s'en faut; le temps tient du merveilleux. C'est même du théâtre dans le roman.

Le café porte bien son nom : la patronne, cette «ogresse sentimentale qui dévorait la vie de ses clients» effraie : elle contrôle l'univers du café, la vie de Charles et Élise, et même la vie des clients qui se confient à elle. Car sept heures, c'est l'heure des audiences privées, des confidences, voire, des confessions, que la bonne femme consigne dans de petits cahiers noirs.

Il est 7 h 05, Élise est devant le café où elle a rompu avec Charles, il y a 37 ans, et elle hésite à y entrer :

J'entrerais aussi aisément que je suis sortie. Facile, surtout quand la pancarte dit Ouvert. Vous voyez ? On n'a qu'à monter les trois marches, tourner la poignée de laiton, pousser un peu, franchir le pas pour finalement tomber à l'intérieur, dans un autre monde. Mais, attention, il est beaucoup plus difficile d'en ressortir, parce qu'à l'intérieur, la pancarte dit Fermé.

Ouvert/fermé. Comme les deux points de vue qu'offre le roman : Élise sur le banc à l'extérieur; la patronne et Charles à l'intérieur, dans l'univers du café.

Le café de la Bonne-Femme-Sept-Heures est le lieu du premier rendez-vous (manqué) de Charles et Élise, le lieu de leurs fréquentations, de leur rupture, de l'attente et du retour d'Élise gardait l'espoir que Charles l'avait attendue.

Et c'est ce qu'il a fait : il a pratiqué l'«attente pure» dont les règles étaient définies et prescrites par la patronne. Pour meubler cette attente, il a recréé son monde (en 7 mois), un café à l'échelle, avec des ciseaux, de la colle et du papier; un «décor plus réel que le café lui-même», qu'il a peuplé de poupées de papier et de carton qu'il habille, coiffe, déplace. La patronne lui a évité tout souci, l'a enduit de pom-mades, a crié, pleuré pour lui. Elle est une rédemptrice; Charles, un miraculé; Élise, une brebis égarée. Et à 69 ans, Charles n'a pas changé : pas une ride, pas un cheveu blanc; il a toujours 32 ans.

Il a voulu quelquefois vérifier s'il lui «était toujours possible de réintégrer la vie humaine». Comme ce jour du (faux) retour d'Élise après 20 ans, alors qu'il veut «sortir de scène»; il en est incapable. L'«attente pure» est une sorte de suicide, réalise-t-il.

Sous les directives de la patronne, Charles répète souvent avec elle la scène, soigneusement notée dans le petit cahier noir, où Élise promet de revenir. Mais lorsqu'Élise, vieillie et ridée, met le pied dans le café, 37 ans après son départ, la rencontre n'a rien des scénarios imaginés par la Bonne-Femme-Sept-Heures. Le lendemain, celle qui s'était donnée comme mission de «sauver» les deux amoureux rédige sa fin du récit des amours de Charles et Élise dans son petit cahier noir — sa bible.

Le Café de la Bonne-Femme-Sept-Heures offre une réflexion, par des jeux de mise en abyme, sur le réel et la fiction, le théâtre et le roman, sur l'écriture où chaque personnage occupe un espace-temps bien à lui. La patronne et Charles tentent de recréer le réel, chacun à leur façon, dans une fiction. Le lecteur se laisse aisément prendre dans l'intensité des discours et des échanges que lui offrent les personnages.

Dans *La Vie empruntée* d'Estelle Beauchamp, il n'est question ni d'attente, ni de théâtre, mais le temps et l'écriture sont au centre du propos. Elvire aura bientôt 998 ans, et à la demande de Frédéric, elle entreprend la rédaction de ses mémoires, ce qui permet au lecteur de parcourir sa longue vie. Ou plutôt, de lire des «fragments de mémoire» à travers les hommes et les femmes qu'elle a aimés et qui ont disparu. Devant cette situation troublante, celle de survivre à tous ceux qui l'entourent, Elvire s'interroge : «Ne serais-je qu'une infinité d'Elvires qui oublieraient de mourir d'une vie à l'autre?» Bientôt, c'est sur ses origines qu'elle s'interroge, à la suite des retrouvailles avec son fils et de la décou-

verte de sa petite-fille; la rédaction de ses mémoires devient sa quête : quel mystère entoure sa naissance? sa longue vie? qui est sa mère?

Dans *La Vie empruntée*, le rôle de l'écriture apparaît double : retrouver le passé et en témoigner (Elvire); permettre au présent de traverser les frontières du temps (Sei Shônagon, écrivaine japonaise du XI^e siècle, et la petite-fille d'Elvire, Yukiko); l'écriture pour accéder à une autre dimension du temps.

Traversée des siècles, mémoire atavique, vie prêtée; la rencontre d'Elvire et de Yukiko, c'est aussi la rencontre de deux conceptions du temps: Elvire qui a reçu le don du temps, «a survécu à ses existences successives» et constate que le bilan contient «plus de regrets que de réalisations»; Yukiko, l'eurasienne, dont la mère (qui serait une réincarnation de Sei Shônagon) croyait que la vie nous était «prêtée de corps en corps en attendant notre disparition dans le néant». Entre les deux femmes, Hugues (fils d'Elvire et père de Yukiko), aventurier homosexuel et marin au long cours, découvreur de continents avec un capitaine qui cherchait la fontaine de Jouvence pour pouvoir «vivre vingt fois», pour ne plus se «buter contre le mur de l'avenir». Puis l'enfant que porte Yukiko, qui suggère cette autre façon de traverser les siècles.

Vivre mille ans? S'ils habitent un espace-temps différent du nôtre, les personnages d'Estelle Beauchamp n'en éprouvent pas moins les mêmes peurs (même celle de la mort), les mêmes angoisses,

les mêmes joies, des ruptures.

La Vie empruntée offre un parcours du temps dans un style simple. Avec tant d'éléments mis en place, on aurait souhaité que l'auteure aille plus loin, qu'elle explore davantage, même dans son écriture. Le rythme semble s'accélérer au fil de la lecture (il est vrai que le don du temps s'effrite à chaque génération), mais fasciné par la vie d'Elvire, charmé par la finesse de l'écriture, le lecteur a envie lui aussi d'étirer le temps.



Pour une carrière
originale
& *créative*
Choisissez l'Université
du Québec à Hull

- **Certificat en arts et en design**
- **Baccalauréat en arts et en design**
- **Baccalauréat en enseignement des arts**

Module des arts
(819) 773-1830
ou sans frais le
1-800-567-1283 poste 1-1830
www.uqah.quebec.ca



L'UNIVERSITÉ
EN OUTAOUAIS

 Université
du Québec
à Hull

